

VILLAGE DE FOREZ

Cahier d'histoire locale - Association des
usagers du Centre Social de Montbrison (42)

N°37 janvier 1989

- p. 2 Les eaux minérales du Forez : Montbrison et Moingt ;
Quand Montbrison avait sa "Fontfort".
Marguerite V. FOURNIER
- p. 5 Le poids de la conscription dans la région stéphanoise
sous le premier Empire.
Pascal CHAMBON
- p. 9 Honoré d'Urfé, le chevalier de plume et d'épée.
Henri CHAPERON
- p.19 Le deuxième Festival d'histoire de Montbrison.
Claude Latta
- p.20 Bibliographie forézienne.
Claude Latta
- p.22 Pierre Galletti (1923-1988).
Claude Latta - Joseph Barou
- p.23 Hommage à Jean-Claude.
Groupe naturaliste de Montbrison
- p.24 Bicentenaire de la Révolution française.

Pierre GALLETTI (1923-1988) et Jean-Claude FAYARD (1940-1988) :
la disparition de deux amis de Village de Forez et du Centre
Social.

Les revues d'histoire locale sont des "lieux de mémoire"
selon la belle formule de Pierre Nera, historien et éditeur.
Il est juste que l'on y trouve, plus tard, la trace de ceux
qui ont marqué la vie forézienne. Deux amis de Village de Forez
nous ont quittés. Nous leur rendons hommage dans ce numéro :
dette d'amitié, bien sûr, mais aussi volonté de recueillir pour
l'histoire forézienne leur biographie. Le Groupe naturaliste
évoque la mémoire de Jean-Claude FAYARD ; C.Latta et J.Barou
celle de Pierre Galletti. Le premier était paysan de Sauvain,
le second curé de St-Marcellin. Deux qualités les réunissent
dans notre mémoire : la conviction et le courage : ils en ont
montré.

Village de Forez : bulletin trimestriel.

Siège social : Centre Social de Montbrison
Rue Puy-du-Rozeil
42600 MONTBRISON

Directeur de la publication : Claude Latta.

Courrier-coordination : Joseph Barou

Dépôt légal : 1er trimestre 1989 Impression : C.D.D.P. de la
Loire St-Etienne

LES EAUX MINÉRALES DU FOREZ : MONTBRISON ET MOINGT

Quand Montbrison avait sa "Fontfort"

Qui se souvient à Montbrison de la "Fontfort", cette humble maisonnette du quai des Eaux-Minérales, berceau de la source d'eau pétillante qui a régalié des générations ?...

Comme il est loin le temps où elle était le pôle d'attraction de notre cité vers lequel convergeait le flux des ménagères, le panier à bouteilles à la main et, une fois par semaine (le jeudi), celui des écoliers les relayant...

Quelles bonnes parties les gamins d'autrefois ont faites dégringolant à toutes jambes les escaliers humides pour arriver au palier inférieur où, les pieds dans l'eau par toute saison, une vieille femme emplissait à l'unique robinet de la source bonbonnes et bouteilles. Aux jours de grande presse, il fallait s'agripper fortement à la rampe pour résister à l'incessante poussée des nouveaux arrivants et ne pas perdre pied sur les marches glissantes.

Cela manquait tellement de commodité que la municipalité crut sage de changer de place le lieu de distribution de l'eau minérale et de lui faire quitter sa "chaumière" pour un "palais" !...

Baptisée pompeusement "Source des Cordeliers", la Fontfort délaissa les bords du Vizézy pour le centre de la ville. Sa nouvelle demeure (plus confortable évidemment que l'ancienne) fut inaugurée en août 1931 par Gaston Gérard, ministre du Tourisme, le même jour que la piste de Pierre-sur-Haute.

Les vrais amateurs ne retrouvèrent ni la saveur ni le pétillant d'autrefois et prétendirent que leur eau minérale s'était appauvrie en traversant les canalisations... Les choses ne s'arrangèrent pas... A son tour, la Source des Cordeliers disparut. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un souvenir.

Il fut pourtant une époque où les vertus de l'eau minérale de Montbrison étaient célébrées de vingt lieues à la ronde. Il faut consulter pour cela le petit ouvrage écrit en 1778 par le docteur Marin-Richard de Laprade (grand-père du poète Victor de Laprade) qui consacra aux eaux minérales de sa province la majeure partie de ses études, ce qui lui valut le titre de Médecin du Roi, Intendant Général des Eaux Minérales du Forez.

Nous y relevons des phrases comme celles-ci toutes à la louange de notre source et de notre ville :

"Riche en substances ferrugineuses, l'eau minérale de Montbrison convient aux mélancoliques, à la condition d'aller la boire sur les lieux. L'aspect riant de la campagne, la variété des objets, l'exercice qu'on fait en voyageant, la gaieté qui règne parmi les buveurs, sont autant de moyens de guérison..."

Puis il donne des conseils sur la façon d'absorber cette eau merveilleuse : il faut d'abord choisir la saison. Les mois les plus favorables sont juin en entier, une partie de juillet et tout le mois de septembre.

"On commencera, écrit-il, vers 5 ou 6 heures du matin, en prenant une verrée tous les quarts d'heure. On se promènera dans les intervalles sans se fatiguer. On tâchera de ne s'occuper que d'idées agréables : le jeu de billard, la musique, les lectures sont recommandés pour récréer l'esprit, mais sans excès... On se contentera, les premiers jours, de quatre à cinq verres ; on augmentera jusqu'à huit ou dix et l'on ira ensuite en décroissant..."

Après quoi, les buveurs devaient se sentir légers et gais comme des pinsons, et, toutes mauvaises humeurs dissoutes, chanter leur joie de vivre !

Mais, attention ! Monsieur l'Intendant des Eaux Minérales mettait ses lecteurs en garde contre certains dérèglements que pouvait procurer un usage abusif de l'eau de Montbrison !!!

"Comme ces eaux picotent et agacent agréablement le système des nerfs, elles augmentent les passions. C'est pourquoi les buveurs doivent être d'une sobriété à toute épreuve s'ils veulent tirer quelque avantage de la boisson des eaux"...

Il est tout de même triste de penser que nous avons perdu jusqu'au souvenir d'une pareille panacée !

MOINGT, LE VICHY DES SEGUSIAVES

Alors que Montbrison existait à peine, Moingt, à l'époque gallo-romaine était une ville d'eaux très animée, très riante avec ses thermes, son théâtre (dont les ruines attestent la splendeur), ses hôtels, ses piscines, ses jeux... et peut-être son casino !... C'était le Vichy des Ségusiaves.

Deux sources d'eau minérale entretenaient sa prospérité. Dans son traité, Richard de Laprade les désigne sous les noms de "La Romaine" et de "L'Hôpital".

Parlant de la première, il la décrit ainsi :

"Les Romains l'avaient enfermée dans une petite enceinte soutenue par plusieurs colonnes qui sont aujourd'hui détruites par vétusté près du temple dédié à Cérès".

Ce temple occupait l'emplacement de l'actuelle chapelle Sainte-Eugénie, édifice du XIIIe ou XIVE siècle construit en utilisant les matériaux d'une oeuvre ancienne. La source se trouve à droite en regardant la porte de la chapelle.

Les thermes romains possédaient tout le confort de l'époque : hypocaustes pour chauffer les bains, conduites d'eau, piscines... Des fouilles ont démontré l'existence de substructions antiques d'un plan régulier... Mais comme tout ceci se trouve à l'intérieur d'une propriété privée, il est difficile d'admirer ces vestiges d'un brillant passé.

"L'eau de la source romaine, dit encore le docteur de Laprade, n'a point d'épanchoir parce que le chemin dans lequel elle coulait autrefois est aujourd'hui au-dessus du niveau de la source, ce qui fait qu'elle est toujours malpropre."

Personne ne connaît donc plus à Moingt cette source autrefois célèbre. Il n'en est pas de même de la seconde située à une centaine de mètres de la première.

La "Source de l'Hôpital" ou "Fontaine des Ladres" était ainsi nommée parce qu'elle se situait au voisinage d'un hôpital pour les lépreux ou "ladres".

Cet établissement hospitalier avait été fondé au XIIe siècle par Guy II comte de Forez pour recueillir et soigner les malheureux qui revenaient des Croisades atteints de cette terrible maladie. Il était placé sous le vocable de saint Lazare.

La léproserie de Moingt fut, au Moyen-Age, une des plus importantes du Forez. Ses bâtiments furent, plus tard, complètement détruits... mais la fontaine continua de couler, aussi limpide et aussi pétillante qu'autrefois, et à prodiguer ses bienfaits à la population moingtaise jusqu'à ces dernières années.

Marguerite V.FOURNIER

LE POIDS DE LA CONSCRIPTION DANS LA REGION STEPHANOISE
SOUS LE PREMIER EMPIRE

Cet article est extrait d'un mémoire de maîtrise d'histoire soutenu en 1985 dont le cadre géographique était l'arrondissement de St-Etienne en 1809-1810. La base documentaire principale utilisée est constituée par des registres de conscription qui rassemblent une masse d'informations sociales et économiques. A cela s'ajoutent diverses archives militaires ayant trait par exemple au remplacement ou à la désertion.

LES MODALITES DE LA CONSCRIPTION

A partir de la loi Jourdan-Delbrel du 23 nivôse an VI (12 janvier 1798), les jeunes Français de vingt ans révolus doivent être inscrits ensemble, conscrits, sur les tableaux de recrutement de l'armée.

L'importance du contingent annuel est fixée sous l'Empire par Senatus-consulte, les administrations locales se chargeant ensuite de répartir ce contingent dans le cadre des circonscriptions dont elles ont la charge.

Dans chaque chef-lieu de canton a lieu le fatidique tirage au sort. On jette dans une urne autant de bulletins qu'il y a de noms sur la liste officielle. Puis chaque conscrit tire un bulletin sur lequel est inscrit un numéro, plus le chiffre est faible, plus le conscrit a des chances d'être appelé. En effet, si pour tel canton le contingent est fixé à cent conscrits ceux dont les numéros dépassent la centaine ont des chances d'échapper à la conscription mais il faut tenir compte alors du nombre de réformés.

Après le tirage au sort, chaque conscrit passe sous une toise étalonnée à 1 mètre 54, si le conscrit n'atteint pas cette taille, il est réformé.

Puis on se penche sur les réclamations d'ordre médical; lorsqu'il y a doute ou contestation, le conscrit passe devant le conseil de recrutement.

Hormis les réformes médicales, certains conscrits sont exemptés comme mariés, soutiens de famille ou parce qu'employés dans des secteurs industriels vitaux (armuriers en particulier). Mais l'injustice flagrante du système est le remplacement. En effet, tout conscrit ayant tiré un "mauvais numéro" et bon pour le service peut l'échanger contre un numéro plus favorable, il s'agit alors de substitution. On peut même se faire remplacer par un volontaire extérieur au canton.

Le prix du remplacement connaît une inflation croissante depuis le Consulat jusqu'à la fin de l'Empire, au fur et à mesure que la France s'enfonce dans des guerres meurtrières. On connaît ainsi des prix pour la région d'Avignon (1) : 416 francs en l'an X, 1 074 francs en l'an XIII, 2 880 francs en 1806, 5 167 francs en 1809.

(1) Jean Tulard, La vie quotidienne sous Napoléon, Hachette, 1977.

Dans notre région, nous avons pu consulter un contrat de remplacement concernant un conscrit de Pélussin de la classe 1810 remplacé par un ancien conscrit de l'an X pour la somme de 3000 francs.

Ces contrats étaient passés devant notaire, ces dettes ne s'éteignant pas si le remplaçant décédait, sa famille les percevant alors... De plus, le remplacé devait reprendre son poste ou payer un autre remplaçant !

On voit que le coût du remplacement ne le rendait possible que pour un nombre limité de privilégiés et parfois au prix de grands sacrifices. Pour mémoire, nous rappellerons que le salaire journalier d'un mineur ripagérien à la même époque oscille de 1,50 francs à 3,50 francs.

Pour beaucoup, l'ultime moyen pour échapper à "l'ogre" était l'insoumission, rupture qui mettait hors la loi l'insoumis et qui n'était pas sans conséquence pour ses proches.

LES INSOUMIS OU L'ENVERS DE L'EPOPEE

Après que chaque conscrit eut reçu sa feuille de route, il devait rejoindre le chef-lieu d'arrondissement où était constitué un détachement conduit par un sous-officier vers le corps d'affectation.

Ainsi, les hommes pouvaient choisir de "prendre le maquis" au plus vite ou, ce qui était fréquent, "déserter en route" en échappant à la vigilance, parfois relative (document 1), du sous-officier.

En ce qui concerne l'arrondissement de Saint-Etienne en 1809-1810, 52 conscrits n'ont pas rejoint leurs régiments sur 651.

En fait, beaucoup plus nombreux étaient les déserteurs.

La documentation est lacunaire mais l'analyse des jugements du conseil de guerre conservés permet de constater l'importance de l'hémorragie.

Sur environ 600 incorporés, 132 au moins sont déclarés déserteurs à la fin de l'année 1810 soit plus de 20 % de l'effectif !

Ces chiffres sont probablement sous-évalués car certains jugements rendus au coeur de l'Autriche ou dans une Espagne en guerre ont pu s'égarer...

La plupart des désertions concernent des régiments présents en Autriche au printemps 1809 et ayant combattu à Wagram le 6 juillet suivant.

Ainsi, le 12ème de ligne voit nombre de ses fantassins désertir (21 en avril, 3 en mai, 1 en août...). Au total, 32 conscrits sur 131 quittent ce régiment avant le feu des premiers combats.

Parmi ces déserteurs, près de 70 % sont des agriculteurs mais ces derniers n'avaient que peu de chances d'échapper à la conscription alors que les ouvriers armuriers, nombreux, sont protégés.

En fait, une analyse plus fine des situations sociales des déserteurs montre que nombre d'entre eux sont sans fortune voire même indigents comme nous le verrons plus loin.

LA REPRESSION DE L'INSOUMISSION

En effet, une des méthodes utilisées pour faire pression sur les familles des insoumis et déserteurs était celle des garnisaires.

Des soldats ou gendarmes, parfois retraités ou étrangers, étaient placés dans les familles et devaient être entretenus par elles

jusqu'à ce que le déserteur réapparaisse ! En fait, l'insolvabilité des familles rendaient ces méthodes relativement peu efficaces (document 2) De plus, ces garnisaires, modernes dragons, se rendaient parfois odieux, le remède s'avérait alors pire que le mal.

Ces garnisaires se muaient parfois en colonne mobile qui traversait le département.

On a pu constater que dans le département de la Loire, chaque fois que cette colonne quittait un village l'officier responsable demandait au maire une attestation reconnaissant l'attitude convenable et honnête des soldats de cette colonne.

De plus, lorsque la famille était indigente (17 cas sur 42 en mars-avril 1813, autour de St-Etienne) les plus riches propriétaires devaient payer pour elle...

Si elle pouvait être parfois policièrement efficace, cette méthode était politiquement et psychologiquement désastreuse. L'exemple suivant le montre :

A Saint-Martin-la-Plaine, en mars-avril 1809, des garnisaires sont restés une semaine chez la mère d'Antoine BRUËL, déserteur. "On a saisi les meubles de la veuve. Celle-ci est à l'aumône et a deux autres enfants en bas âge. La commune a payé".

On imagine l'effet de pareilles mesures sur les populations...

L'étude de ces documents administratifs froids et souvent répétitifs est en fait riche d'enseignements. Ces rapports de conseil de révision, de gendarmes et autres courriers officiels révèlent une part de la vie quotidienne de nos ancêtres foréziens.

On découvre les peurs souvent, les lâchetés parfois, l'humanité toujours, de populations prises dans l'engrenage de l'histoire. Loin des ors des maréchaux et du lyrisme des discours, il y a la masse des fantassins que les archives nous permettent parfois de faire revivre.

Pascal CHAMBON

DOC 1

DIRECTION GENERALE
DE LA CONSCRIPTION MILITAIRE

MINISTERE DE LA GUERRE

Paris, le 12 novembre 1813

Le Général de Division, baron de l'Empire, Directeur
Général,

A

Monsieur le Préfet du département de la Loire à
Montbrison.

"Monsieur le Préfet, j'ai reçu avec votre lettre du 16 octobre dernier un procès-verbal qui constate l'évasion de sept hommes d'un convoi de déserteurs conduits de St-Rambert à St-Etienne. Vous faites observer que le brigadier de gendarmerie n'a pas fait son devoir.

Dans cette circonstance, je vous remercie de cet avis.

J'ai pris les dispositions convenables pour que, s'il y a lieu, ce sous-officier soit puni conformément à la Loi."

DOC 2

EXTRAIT DES RAPPORTS DE GARNISAIRES DANS L'ARRONDISSEMENT
DE SAINT-ETIENNE EN 1813

LHERAUT Jean à Jonzieux : 2 garnisaires montés
du 10 au 14 avril

s'est rendu à Montbrison, indigent comme ses parents.

FERRIER Pierre à St-Genest-Malifaux : 2 garnisaires montés
du 23 mars au 10 avril

Les parents n'ont rien, il faudrait faire payer la commune, il ne s'est point rendu.

RIVATON Jean Baptiste à Jonzieux : 2 garnisaires montés
du 10 mars au 4 avril

Ne s'est pas rendu. Père et mère ne veulent plus payer.
Il est vrai qu'il y a indigence.

LHOSPITAL Jacques à Unieux : 2 garnisaires montés

Ne s'est point présenté encore. Enfant naturel.

MICOL François à Rive-de-Gier : 2 garnisaires montés

Mort aux grenadiers de la Garde. Garnison levée.

Honoré d'Urfé *le chevalier de plume et d'épée*

Il y a beaucoup à dire sur Honoré d'Urfé et sa vie même est aussi mystérieuse que ses écrits.

Tout d'abord sa naissance est assez singulière puisqu'il vient au monde non pas au château de la Bâtie en Forez, où résident ses parents, mais à Marseille où sa mère, l'impériuse Renée de Savoie, allant visiter ses terres de Vintimille, doit s'arrêter, le 15 février 1568, chez son frère Honoré de Savoie, gouverneur de Provence, pour accoucher en hâte de son cinquième garçon, porté sur les fonts baptismaux par Escalin des Aimars, baron de la Garde, général des galères de France.

Sa famille n'est pas moins étrange qui, par de nombreux enfants, se développera grandement, donnera au monde de brillants personnages et s'éteindra soudain, sans plus laisser de traces que celles des nobles pierres de ses châteaux ruinés.

En l'an 1129 l'ancêtre Wulphe, prince d'Allemagne, surnommé *le Vaillant*, aurait accompagné en Auvergne le roi de France Louis le Gros, venu apaiser plusieurs troubles fomentés par le comte de Clermont. Au retour, ils se seraient arrêtés à Montbrison. Et voilà qu'au château l'intéressé rencontre Aimée, jeune femme aussi belle que vertueuse, cousine du comte Guy 1^{er}. C'est pour lui le grand amour : laissant partir le roi, il demande la main de sa belle et décide de se fixer définitivement dans le pays où il fait construire un château sur les hauteurs de la montagne des Bois Noirs qui sépare le Forez et l'Auvergne.

C'est dans ce château, dit des Cornes d'Urfé, aujourd'hui en ruines, qu'en 1418 un drame très sombre faillit faire disparaître toute la génération. Jean, le chef de famille, venait de réunir une très forte somme d'argent pour acheter la terre de Crémeaux, voisine de son fief : ses domestiques en ayant eu connaissance, se concertent et, sur un signal de l'un d'eux, massacrent toute la famille présente au château en s'emparant du butin.

Mais un tout petit enfant, Antoine, qui dormait dans son berceau, avait échappé à la tuerie et quand les assassins le découvrirent, il s'éveilla et leur sourit. Ce sourire désarma le meneur, écœuré de sa boucherie.

- "A quoi bon tuer cet enfant ? dit-il, il ne nous trahira pas".

Ses complices n'étaient pas d'accord :

- "Quand il pourra parler il nous dénoncera !"

- "Nous allons en juger", dit le chef.

Avisant une coupe de fruits, il prit une belle pomme dans sa main gauche et, saisissant de l'autre une grosse pièce d'or parmi le butin étalé sur la table, il offrit les deux présents à l'enfant en disant

- "S'il prend la pièce d'or, je vous l'abandonne, mais s'il choisit la pomme, nous le laisserons vivre."

Tendant ses menottes vers la pomme, le bambin eut la vie sauve. Les deux histoires que je viens de vous rapporter sont aujourd'hui très contestées. On nous assure

que l'origine de la famille d'Urfé est beaucoup plus prosaïque : Arnoul Raybe, commensal des seigneurs de Semur-en-Brionnais, qui vivait au XI^e siècle, en serait le fondateur. Ne pouvant prendre parti dans cette controverse, venons-en vite aux ancêtres incontestables.

Et tout d'abord à Pierre qui, élevé à la cour du roi Charles VII, échappa au massacre de son père, Jean, massacre qui, dans le fond, n'est pas mis en doute.

Nommé Grand maître des arbalétriers de France, Pierre eut un fils, également prénommé Pierre.

Grande figure que ce second Pierre, arrière-grand-père d'Honoré. Prenant le nom d'Urfé, il est au service du duc de Guyenne, partisan du duc de Bourgogne, et il participe à l'entrevue de ce dernier avec Louis XI à Péronne. Mais il entre très vite en grâce auprès du roi et s'en va combattre les Turcs. Revenu en France, il combat en Flandre et, à son retour à la cour, il est très honoré. Dès l'avènement de Charles VIII, il est promu Grand écuyer de France et c'est en cette qualité que, magnifiquement vêtu et portant le heaume du roi surmonté d'une couronne d'or, il participe à l'entrée du jeune souverain dans la ville de Paris, le 4 novembre 1483. Et c'est lui qui, en 1491, négociera le mariage du roi avec la duchesse de Bretagne.

Nommé bailli du Forez en 1486, il prépare l'édification d'un couvent près de son château de la Bastie, quand il apprend qu'un grand seigneur de ses amis vient d'être incarcéré au manoir d'Usson en Auvergne, pour avoir tué sa femme qui l'avait trompé avec le roi. Pierre d'Urfé monte aussitôt à la cour pour obtenir la grâce du coupable. Démarche vaine : l'intéressé est condamné à mort. Alors le Grand écuyer de France court à Usson, se fait ouvrir le château et délivre son ami qui allait être décapité le surlendemain.

Après cet outrage au roi et à la justice, Pierre d'Urfé doit fuir hors de France. Il se met au service du roi d'Espagne et se conduit si vaillamment dans la péninsule qu'il reçoit bientôt la Toison d'or.

Rentré en grâce auprès de Louis XII, il revient en France et se distingue encore en reconquérant le royaume de Naples, avec l'armée française, sous son titre de sénéchal de Beaucaire.

Pour se racheter d'avoir détruit une église dans sa campagne contre les Turcs, il fonde en 1597 le couvent des Clarisses de Montbrison qui, accueillant ses moniales le 2 juillet 1500, surmontera les épreuves montbrisonnaises du baron des Adrets et de la Révolution pour être encore de nos jours un vivant foyer monastique où des jeunes filles viennent engager leur vie.

Le 1^{er} juillet 1500, onze religieuses venues de différents couvents (Aigueperse, Chambéry, Genève, Moulins, Le Puy) sont arrivées au château de la Bâtie. Antoinette de Beauveau, la seconde épouse de Pierre d'Urfé leur a, d'entrée, confié son désespoir de ne pas avoir d'enfant après cinq ans de mariage. Et spontanément, malgré la fatigue du pénible voyage qui venait de les amener de leur couvent jusqu'à la Bâtie, les moniales s'unirent dans une première prière communautaire fervente pour demander à Dieu d'accorder une descendance aux fondateurs de leur nouveau monastère : elles furent exaucées puisque, le 24 février suivant, naissait Claude d'Urfé qu'on a, pour cette raison, appelé l'enfant du miracle.

Nommé Bailli du Forez par François 1^{er}, puis ambassadeur au concile de Trente et à Rome par Henri II, et, à son retour, gouverneur des Enfants de France, Claude d'Urfé est une personnalité marquante de son époque. Il allait être promu Maréchal de France quand il mourut, en 1558.

Amoureux des Arts et des Belles Lettres, il avait fait venir à son château de la Bâtie les plus grands artistes italiens qui l'avaient transformé pour en faire un joyau de la Renaissance. Sa chapelle était, paraît-il, après la Sainte Chapelle de Paris, la plus belle de France, et Claude avait réuni à la Bâtie une très riche bibliothèque dont les livres ont, hélas, été dispersés par les descendants. La Bibliothèque Nationale a pu cependant recueillir quelques beaux restes, notamment les deux manuscrits dits d'Urfé, le premier contenant toutes les pièces du procès de Jeanne d'Arc, et le second un choix très important et unique au monde de poésies de troubadours.

Quant au père d'Honoré d'Urfé, Jacques, il a été lieutenant général du Forez qu'il gouverna aux lieux et place d'Henri de Valois, roi de Pologne et comte par apanage. Marié à Renée de Savoie, il eut d'elle douze enfants, six filles et six garçons.

L'aîné, Anne, n'ira pas à l'école car sa mère craint qu'il n'y acquière les doctrines protestantes. Néanmoins cet illettré qui passa son enfance dans les camps militaires a une âme de poète et dès l'âge de quinze ans il compose de forts beaux poèmes qui enchantèrent Ronsard et lui firent écrire :

Poursuis donc, ô ! d'Urfé, car ou je me déçois ou France ne verra de longtemps après toi aucun qui joigne mieux les armes et les muses.

Ce compliment, Ronsard aurait pu l'adresser, à de plus justes titres encore, à son frère Honoré.

Celui-ci étant l'avant-dernier garçon de la famille, Renée de Savoie décide d'autorité qu'il sera religieux, ainsi que le benjamin Antoine. Et, dès l'âge de treize ans, il doit prononcer les vœux monastiques et prendre l'habit de l'ordre de Malte.

On l'envoie alors au célèbre collège de Tournon où les Jésuites enseignent à quinze cents élèves venus de l'Europe entière, toutes les sciences humaines hormis le droit et la médecine. Doué d'une vive intelligence, il y acquiert très vite les premiers éléments d'une remarquable érudition, avec la connaissance des langues latine, grecque, italienne, espagnole et allemande.

Et il n'a pas seize ans quand on fait appel à lui pour la relation de l'entrée fastueuse de la nouvelle comtesse, Madeleine de la Rochefoucault, dans sa ville de Tournon, en 1583. Ce sera son premier ouvrage. Dans cet exposé très clair et très simple, Honoré présente le défilé "merveilleusement beau" des 1 500 élèves du collège qui avancent classe par classe, en rangs de trois, un rameau d'aubépine, de laurier, ou d'olivier à la main. Quand une classe arrive à la hauteur de la comtesse, deux écoliers se détachent pour lui exprimer la bienvenue en vers non seulement français mais aussi latins, grecs, allemands, anglais, hébreux et syriaques...

A sa sortie du collège de Tournon, Honoré d'Urfé reviendra au château de la Bâtie où il pourra compléter ses connaissances. Et c'est en parcourant les rives du Lignon, paisible rivière qui longe le château familial, qu'il va s'imprégner de l'atmosphère pastorale où son imagination va faire vivre les bergers de l'Astrée :

Je te voue et te consacre, mon cher Lignon, écrit-il dans la préface de la troisième partie de son ouvrage, toutes les douces pensées, tous les amoureux soupirs qui durant une saison si heureuse ont nourri mon âme de si doux entretiens, qu'à jamais le souvenir en vivra dans mon cœur.

Ces doux entretiens qu'il évoque, c'étaient ceux qu'il avait avec Diane de Chateaumorand, la femme de son frère Anne, qu'il épousera en 1599.



Honoré d'Urfé

Mais avant de réaliser cette étrange union, Honoré fera la guerre. Ardent catholique, comme on l'était depuis toujours dans sa famille, il adhéra très tôt à la Sainte Union, c'est-à-dire la Ligue, et quand elle se bat en Forez, il est, à vingt-deux ans, au premier rang des ligueurs, contre le roi Henri III et ses troupes. En mai 1590, à la tête d'un petit corps d'armée, il attaque et prend le fort d'Essalois près de Saint-Etienne. Puis il vole au secours de la ville du Puy, attaquée par les royalistes retranchés dans la forteresse d'Espaly.

Avec d'autres capitaines, dont son frère Anne, et mille hommes d'infanterie et de cavalerie, ils se battent si furieusement que les champs sont couverts de cadavres. C'est

le chroniqueur Jean Burel qui déclare que *de Saint-Marcel à Espaly, vous eussiez senty grande punaise de soldats morts.*

Le duc de Nemours, grand chef de la Ligue, l'ayant nommé son lieutenant général au gouvernement du Forez, Honoré y entre en campagne, lève une petite armée et s'empare de plusieurs localités de la plaine roannaise.

Or son frère Antoine, évêque de Saint-Flour, se rendant au château de la Bastie, traverse une de ces localités, Villerest, où il est, par inadvertance, tué d'un coup d'arquebuse par un des hommes d'armes d'Honoré. Et voilà que, peu après ce drame, l'armée de celui-ci est défaite et notre écrivain, arrêté, est emprisonné à Feurs. Libéré grâce à Diane de Chateaufort qui verse la rançon demandée, il est à nouveau emprisonné quelques mois plus tard à Montbrison, la capitale du Forez, au secours de laquelle il a volé.

C'est dans cette prison de Montbrison qu'il commencera à écrire ses *Épîtres morales*. Dans cet ouvrage il prend pour confident Agathon, un ami imaginaire à qui il se confie :

Regardons, lui écrira-t-il, quelle a été cette vingt-septième année de mon âge : le plus cher de mes frères, par sa mort, me marque de noir le 1^{er} octobre. Incontinent, le mois de février d'après me vit vendre à Feurs, sous l'entreprise d'autrui. Les moindres blessures ont été deux prisons, l'une n'attendant entièrement l'issue de l'autre, et encore que toutes deux par trahison, l'une par mes ennemis, et l'autre par ceux que je tenais pour mes amis... Je n'ai toutefois pas été pris à force, mais surpris à l'espère, autrement j'aurais honte de ma prise, au lieu que je n'ai regret que de sa perfidie...

Que cela te suffise, attendant que mon épée t'en rende plus claire connaissance. Car c'est elle et non pas cette plume qui m'a été donnée en partage pour marquer mes ennemis.

Ces *Épîtres*, qu'on a comparées aux œuvres de Sénèque, eurent un très grand succès, puisqu'en quelques années on dut en faire huit éditions. Mais le succès encore plus grand de *l'Astrée* devait les éclipser.

En 1597, le frère aîné d'Honoré, Anne, dépossédé de son titre de gouverneur du Forez par le roi en raison de son action dans la Ligue, demanda et obtint l'annulation de son mariage avec la belle Diane de Chateaufort pour entrer en religion.

Mais pour épouser celle qu'il aimait depuis si longtemps et qui devenait libre, Honoré, chevalier de l'Ordre religieux de Malte, dut lui-même demander et obtenir l'annulation de ses vœux monastiques. Ce qui fit dire au Pape Clément VIII que les d'Urfé auraient bien besoin pour eux seuls, d'une chancellerie pontificale et d'un pape tout entier.

Le mariage ne fut pas une bonne affaire pour Honoré. Il eût aimé avoir des enfants, mais Diane, son aînée de sept ans, ne put lui en donner. De plus, hautaine, acariâtre et follement orgueilleuse de sa beauté, elle vivait le plus souvent en compagnie de grands chiens qui la suivaient jusque dans son lit en répandant partout une odeur épouvantable. Pour ne pas ternir son teint, elle fuyait la société, se protégeait de l'air et du soleil par un masque qu'elle portait constamment sur la figure, et par d'épais rideaux qui obscurcissaient en permanence ses appartements.

Les incidents dus à son mauvais caractère sont nombreux et voici l'un des plus mémorables :

Le comte de Saint-Géran gouverneur du Bourbonnais, qui possédait des biens enclavés dans ceux de Diane de Chateaumorand, fit, en 1613, enterrer sa grand-mère Jacqueline de Changy dans sa chapelle de l'église de Saint-Martin-d'Estreaux, chef-lieu des terres de Chateaumorand, en lui élevant un beau tombeau supporté par quatre colonnettes de 25 cm de hauteur.

Quand Diane vit le mausolée, elle faillit en perdre l'esprit. Et, sans consulter son époux qui était alors à la Cour, ni prévenir le comte, elle fit enlever les colonnettes et descendre la tombe au ras du sol. On rapporta le fait au comte en ajoutant que Mme d'Urfé *s'était jactée qu'elle tâcherait par tous les moyens qu'aucune cérémonie ne fût faite à la quarantaine de la défunte.*

Le comte, aussi peu sage que sa voisine, releva le défi. Et le 7 novembre, au coucher du soleil, les sujets de Diane virent avec surprise arriver du Bourbonnais, sur le grand chemin royal de Paris à Lyon, plusieurs centaines de gens de guerre armés d'arquebuses à rouet, de pistolets, de hallebardes et d'épées : le gros de la troupe était formé par des boutiquiers et des aubergistes locaux qui, en toute autre circonstance, auraient salué avec déférence Monseigneur et Madame d'Urfé mais qui, sous leurs casques, étaient pleins de morgue et de défi.

Entré dans Saint-Martin-d'Estreaux, le comte de Saint-Géran se saisit du curé et l'obligea à ouvrir l'église. Ses hommes s'y installèrent et ayant allumé un grand feu au milieu de la nef, ils couchèrent à l'entour sur une épaisse litière. À la sacristie ils apportèrent leurs prises de guerre, oies, poules, quartiers de viande et placèrent un tonneau de vin sur l'autel de Saint Antoine.

Apeurée, Diane envoya un gentilhomme porter plainte auprès du prévôt de la maréchaussée du Forez, à Montbrison. Quand celui-ci arriva à Saint-Martin-d'Estreaux, il tenta de raisonner le comte mais celui-ci se borna à proférer des bordées d'injures grossières contre Mme d'Urfé et ses gens. Comprenant qu'il avait affaire à trop forte partie, le prévôt se résolut à patienter jusqu'au lendemain, jour de la quarantaine.

Celle-ci fut célébrée très dignement : un grand catafalque noir, semé de larmes d'argent décorait la chapelle de Saint-Géran. Tous ses gens en armes assistaient dévotement à la cérémonie. Mais voilà qu'au milieu du service un homme de loi fit entendre les protestations de Mme d'Urfé. Le comte s'emporta et se mit une fois de plus à jurer contre elle... La cérémonie se poursuivit cependant comme si de rien n'était. Et dès qu'elle fut achevée, M. de Saint-Géran monta à cheval, fut salué par deux salves, et donna l'ordre du départ, suivi par toute sa troupe.

Cette fâcheuse histoire fut la goutte qui fit déborder le vase.

Honoré d'Urfé se sépara, à l'amiable, d'une femme aussi inconséquente pour s'installer au château de Virieu-le-Grand, dans le Bugey, et c'est là qu'il poursuivit son œuvre, et en particulier *l'Astrée*,

L'Astrée, c'est le roman de l'amour, l'amour de la beauté. Ainsi que le druide Adamas l'explique au héros principal, Céladon :

Toute beauté procède de cette souveraine bonté que nous appelons Dieu et c'est un rayon qui s'élançe de lui sur toutes choses créées.

Inspirée par Dieu, les amants recherchent la beauté et donc la bonté, dans ses créatures les plus proches de Lui, c'est-à-dire les hommes. Dans cette recherche, ils veulent viser très haut, ne pas s'arrêter au corps, aller jusqu'à l'âme, mais parfois ils s'attardent au corps.

Pour Honoré le symbole de la beauté, c'est la femme. Il la porte aux nues.

Les femmes sont plus pleines de mérite que les hommes, écrit-il. Elles nous surpassent de tant en perfection que c'est leur faire tort que de les mettre en un même rang avec les hommes.

L'action de l'*Astrée* se passe au V^e siècle. Sagement gouverné par la reine Amasis dans son palais de Marcilly, le Forez vit dans la paix, alors que la Gaule est occupée, envahie, déchirée. Au cours d'une fête de Vénus, le jeune berger Céladon, qui n'a que quatorze ans, rencontre Astrée, plus jeune encore, et c'est le coup de foudre. Le père de Céladon, jugeant cet amour funeste, éloigne son fils, mais à son retour, Céladon aime plus que jamais Astrée.

Pour donner le change à Alcippe, le père de Céladon, Astrée demande à Céladon de feindre de courtiser son amie Aminthe. Mais un jour Sémire, jaloux de Céladon, affirme à Astrée que son amant est véritablement épris d'Aminthe.

Quand Astrée revoit Céladon :

- Va-t-en, déloyal ! lui dit-elle et garde-toi bien de te faire jamais voir à moi que je ne te le commande.

Désespéré, Céladon se jette dans le Lignon sous les yeux d'Astrée qui le croit mort ; mais emporté par le courant et abandonné sur le sable, il a été recueilli par la nymphe Galathée. Puis il s'est présenté au druide Adamas qui, pour lui permettre de revoir Astrée, le fait passer pour sa fille Alexis, partie chez les Carnutes. Astrée s'éprend de la fausse Alexis qui devient sa plus tendre amie et elles se donnent beaucoup de privautés.

Mais les Burgondes, envahissant le Forez, assiègent la capitale Marcilly : ils enlèvent Astrée et Alexis-Céladon, les enchaînent l'une à l'autre et les poussent en avant, tentant d'investir la place. Cependant les assiégés délivrent Alexis-Céladon, qui se bat vaillamment et parvient à libérer Marcilly.

Céladon découvre alors sa ruse à Astrée, mais celle-ci, blessée dans sa pudeur, le chasse à nouveau de sa présence. Cette décision l'a brisée, elle veut mourir. Céladon le veut aussi. Avec un autre couple, Sylvandre et Diane, dont les amours sont contrariées comme les leurs, ils se rendent à la Fontaine de Vérité d'Amour.

Autrefois celui qui se mirait dans l'eau de la fontaine voyait à ses côtés sa fidèle amante, ou bien, à la place de sa propre image, celle de son rival... Quand les deux couples l'atteignent, un orage terrifiant survient et lorsqu'il s'apaise, les lions et les licornes qui défendent l'entrée de la fontaine sont changés en statues de marbre, tandis qu'elle a retrouvé son pouvoir.

Céladon y découvre en tremblant sa propre image accolée à celle d'Astrée qui lui prouve l'amour indéfectible de son amante. Sylvandre et Diane, ainsi que d'autres couples de bergers, y reçoivent la même révélation.

C'est la joie en Forez où l'on célèbre beaucoup de mariages...

L'Astrée, dont la première partie parut en 1607, a un très grand succès. On la lit partout, à la Cour, à l'hôtel de Rambouillet, chez les Précieuses, dans les châteaux, les collèges. On fait à Aubusson de grandes tapisseries pour présenter ses personnages ; les faïenceries de Nevers en décorent leurs plats ; on donne le nom de Céladon à une couleur verte, à des jarrettières qui font fureur. On s'habille en berger et bergère et on se fait peindre en cet accoutrement.

Et des sociétés s'organisent pour vivre à la manière des bergers de *l'Astrée*, comme celle de Mademoiselle de Montpensier en son château de Saint-Fargeau. Mais le plus bel exemple est celui des Parfaits Amants : le 1^{er} mars 1624, quarante-huit princes, seigneurs et nobles dames d'Allemagne adressent une supplique à Honoré d'Urfé. Fervents lecteurs de *l'Astrée*, ils lui déclarent qu'ils ont créé une Académie des Parfaits Amants où ils s'efforcent de vivre l'honnête amour de l'illustre pastorale. Chacun d'eux a pris le nom d'un personnage de *l'Astrée*, mais aucun n'a voulu celui de l'incomparable Céladon qu'ils réservent à l'auteur de *l'Astrée* où, disent-ils, un divin esprit éclate en chaque ligne. Et ils le supplient de leur donner la suite de *l'Astrée*.

Quand la missive lui parvient, il est en guerre dans la Valteline, petite province du Piémont d'où il faut chasser les Espagnols. Il répond avec quelque ironie à ce qu'il appelle la plus auguste Académie de l'Univers, en acceptant le nom de Céladon qu'elle lui décerne et il ajoute qu'il donnera suite à son roman *quand le bruit du canon cessera et que la douceur de la paix nous osterà l'espée de la main*.

Ce devait être son dernier écrit, car il s'est épuisé dans cette campagne où, à la tête du régiment d'Urfé-Chateaumorand, il s'est battu vaillamment en avant-garde. Atteint d'une pneumonie, il se fait transporter à Villefranche-sur-Mer où il rend le dernier soupir le 1^{er} juillet 1625.

Sa dépouille est transférée à Turin où de solennelles funérailles lui sont faites, puis en Forez, pour être ensevelie au bord du Lignon. Vers 1850 on pouvait voir, près du château de la Bâtie, un petit tertre oblong entouré de six tilleuls : on l'appelait le tombeau de Céladon.

Un fervent catholique comme il l'était pouvait-il être enterré hors du cimetière et de l'église ? Et cependant quel plus beau tombeau que les bords du Lignon pour le chevalier de la pastorale forézienne. C'est la dernière énigme qu'il nous pose, mais elle est mineure par rapport à celle des cent personnages principaux de son *Astrée* qui paraissent bien avoir été pris sur le vif à la Cour ou dans les châteaux de province. C'était un des charmes du livre que d'essayer de découvrir derrière chaque berger le modèle qui l'avait inspiré et dans les salons on en dissertait longuement.

En 1624, Patru, un jeune homme de dix-neuf ans qui va faire ses études en Italie, rend visite à Honoré d'Urfé, alors à Turin. L'auteur de *l'Astrée* le reçoit avec beaucoup de bienveillance et lui apparaît plein de la tristesse détachée qui affecte les hommes dans le pressentiment d'une fin prochaine.

Patru lui demande les secrets de ses personnages :

Il y a des princes et des princesses, il y a des rois et des reines qui montent sur notre théâtre, lui répond Honoré. Je ne puis vous entretenir de leurs passions sans vous découvrir beaucoup de choses dont peut-être, à votre âge, vous auriez peine à vous taire ; c'est bien peu que dix-neuf ans pour vous confier tant de secrets

d'une si haute importance ! Mais je vous promets qu'à votre retour d'Italie, je vous donnerai tout ce que vous souhaitez.

- Toutefois, je n'aurai alors que vingt ans, lui répond Patru.

- Cela est vrai, mais avec les lumières et les inclinaisons que vous avez, ce n'est pas peu qu'une année de l'air d'Italie. Et d'ailleurs vous étonnez-vous si, avant que de mourir, je veux vous voir encore une fois ?

Mais l'année d'après, quand Patru rentra d'Italie, Honoré d'Urfé était mort, emportant ses secrets.

Et il ne s'écoulera pas deux siècles avant que sa famille s'éteigne à son tour. Comment expliquer cet effacement ?

La générosité y a une grande part car ce qui frappe quand on examine l'arbre familial des d'Urfé, c'est le grand nombre de vocations religieuses. Parmi les frères d'Honoré, deux seront religieux, et, des trois autres un seul garçon survivra, son neveu Charles-Emmanuel qui l'a assisté à son lit de mort. Il aura lui-même six garçons dont cinq seront religieux. Le sixième, marié, n'aura pas d'enfants et c'est lui qui, décédé en 1724, éteindra la branche directe des d'Urfé,

Les filles choisissent aussi fréquemment la vocation religieuse et comme l'avait souhaité l'aïeul Pierre d'Urfé en fondant le couvent des Clarisses de Montbrison, plusieurs d'entre elles viendront y consacrer leur vie à Dieu.

Parmi celles qui se marient, les années font, grâce au procédé de substitution instauré par leur ancêtre Anne de Lascaris, perdurer le nom de Lascaris d'Urfé que leurs maris peuvent ajouter à leur patronyme. Elles sont, le plus souvent, très dignes, mais il y a aussi parmi elles des caractères exceptionnels, comme la trop célèbre comtesse d'Urfé, brillante, jolie et légère, qui s'est, au XVII^e siècle, adonnée à l'alchimie. Amie de Casanova, elle paraît en plusieurs passages des mémoires de celui-ci qui expose ses pratiques licencieuses pour entrer en relation avec l'au-delà.

Son petit-fils, Achille du Châtelet de Lascaris d'Urfé, né au château de la Bâtie, s'enrôlera sous la bannière de La Fayette dont il sera l'aide de camp dans la guerre d'indépendance américaine. Revenu en France, général de division dans les armées de la République, grièvement blessé, il se fera arrêter à Paris où, le prenant pour un traître, on l'emprisonne à la Force : le 20 mars 1794, il s'y empoisonne pour échapper à l'échafaud.

C'est bien fini, il ne reste plus aucun souffle aux d'Urfé et l'Astrée, et toute l'œuvre d'Honoré d'Urfé, sont tombées dans l'oubli...

Et ce ne sont pas seulement la famille et les œuvres d'Honoré qui sont rayées du monde : le sort s'acharne sur leurs demeures.

Le soir du Jeudi Saint 1726, un paysan fou monte avec une lanterne au château de Virieu en criant : "J'vas brûler l'château !" et il le brûlera comme une torche en n'y laissant que des cendres.

Le couvent des Clarisses de Montbrison, confisqué sous la Révolution, verra ses murs s'abattre en 1820.

Dans le château de la Bâtie, le couvent des Cordeliers sera vendu et entièrement démoli sans que les sépultures de ses fondateurs soient respectées. Le château lui-même

tombera, au siècle dernier, entre des mains impies qui n'hésiteront pas à vendre ses plus belles œuvres d'art.

Les vitraux, les portes, le carrelage de la chapelle seront enlevés et dispersés à travers le monde.

Et néanmoins en 1909 la société archéologique de la Diana, craignant de voir disparaître la Bâtie, se rendra acquéreur du château et, en 1945, un de ses dirigeants les plus actifs, Marius Delomier rénovra l'édifice et ses jardins et réussira à y ramener quelques-unes de leurs richesses mobilières.

Il est juste de dire aussi que depuis 1900 nombreux sont les auteurs français et étrangers qui se sont intéressés à la vie et à l'œuvre d'Honoré d'Urfé. Comment s'explique ce renouveau pour un auteur et une œuvre qui semblent si éloignés de nos mœurs actuelles ? Car il faut bien avouer que très rares sont ceux qui ont encore le temps et la patience de lire les cinq mille pages de l'Astrée.

Plusieurs raisons me semblent justifier ce regain d'intérêt. Tout d'abord une saine réaction contre notre société fiévreuse, avec un retour à la nature et à la campagne. Et puis la recherche du contact authentique avec les êtres au-delà des fallacieuses rencontres dont nous saturons les images attrayantes du cinéma et de la télévision. Mais je crois que c'est plus encore l'excellente analyse de tous les aspects de l'amour et du comportement amoureux qu'Honoré d'Urfé a su rendre à travers ses cent personnages très différenciés, qui donne à sa pastorale une valeur sentimentale et psychologique qui défie le temps.

C'est bien pourquoi on a encore plaisir à feuilleter aujourd'hui son *Astrée*, non pas pour suivre la pastorale dans les méandres de ses innombrables aventures sentimentales, mais pour retrouver, en maint passage, des personnages dont les traits de caractère, finement analysés, sont, à quelque quatre cents ans de distance, très proches des nôtres.

Honoré d'Urfé avait d'ailleurs prédit cette pérennité, puisqu'il termine ainsi sa lettre au Lignon, qui précède la 3^e partie de l'*Astrée* :

Ces douces pensées, je te les remets, ô mon cher et bien-aimé Lignon, afin que les conservant et les publiant, tu leur donnes une seconde vie qui puisse continuer autant que la source éternelle qui te produit et que, par ainsi, elles demeurent à la postérité, aussi longtemps que dans la France l'on parlera français.

Henri Chaperon

Le 2e Festival d'histoire de Montbrison

Du 28 septembre au 2 octobre, a été organisé le deuxième festival d'histoire de Montbrison. Thème : Du provincialisme au régionalisme (XVIIIe-XXe s.). Le colloque, placé sous l'autorité scientifique de Marguerite Gonon et Eliane Viallard a rassemblé 40 auteurs de communications très variées. Citons les interventions consacrées au Forez :

- Mario Bonilla : Montbrison, l'architecture de la ville.
- Jean Lorcin : Un exemple de régionalisme culturel : les Amitiés Foréziennes et Vellaves entre les deux guerres.
- Eliane Viallard : Loin de la cour de France : le journal d'un hobereau forézien à la fin de l'Ancien Régime.
- Claude Latta : Une expérience d'institution provinciale à la veille de la Révolution : l'assemblée du département de Montbrison 1787-1789.

Deux historiens originaires de Montbrison étaient revenus aux sources : Didier Nourrisson qui a étudié L'alcoolisme normand au XIXe s. et Pierre Guillaume (dont le père dirigea l'Ecole normale de Montbrison) qui, professeur à Bordeaux, a évoqué les ambiguïtés de l'esprit girondin.

Les actes de ce colloque - intéressant et varié - seront publiés l'année prochaine. Les actes du 1er colloque (le Moyen Age) ont été publiés en 1987 et sont disponibles au Musée d'Allard. Le prochain festival d'histoire - c'est un "scoop", comme disent les journalistes - sera consacré à la Renaissance.

Plusieurs expositions ont accompagné le colloque :

- Montbrison, l'architecture de la ville (plans, photos, maquette) : encore visible au musée d'Allard.
- Jeux et farces dans le Forez d'autrefois : exposition organisée au Centre musical de Montbrison par la Liger, fédération des sociétés savantes de la Loire et par Mémoire Forézienne.
- Artistes régionaux XIXe - XXe s. (Pénitents).
- Histoire de la presse locale : les Montbrisonnais et leurs journaux depuis 1789 (Bibliothèque municipale).
- Travaux des scolaires (Centre des Pénitents et Caisse d'Epargne).

Concerts, foire aux livres d'histoire, table ronde sur "Région et Edition" ont également eu lieu pendant cette semaine d'animation qui s'est terminée par les Journées de la Fourme qui, depuis un quart de siècle, marquent à Montbrison le 1er dimanche d'octobre.

Signalons la publication de 3 ouvrages ou cahier de documentation qui sont les catalogues des expositions mais aussi - pour les deux premiers - de véritables livres :

- Montbrison, l'architecture de la ville, 1988 : un regard (185 p.)
- Jeux et farces autrefois en Forez (223 p.)
- Artistes régionaux XIXe - XXe siècle (dossier : fiches biographiques).

Claude Latta

Bibliographie forézienne

Jean Baché : l'Abbaye de la Bénisson-Dieu (préface de P.R.Gaussin), société des Amis de la Bénisson-Dieu, 1987.

A l'occasion du 850e anniversaire de l'Abbaye, la société des Amis de la Bénisson-Dieu a organisé pendant l'été 1988, des fêtes et un colloque historique. Saluons une autre initiative que nous devons à cette association : la réédition de l'ouvrage que l'abbé Jean Baché consacra en 1880 à l'histoire de l'abbaye et qui a servi de base aux ouvrages ultérieurs.

Roger Garnier : Monsieur de Meaux, président de la Diana (Roanne, 1988), 69 p.

Roger Garnier qui édita, il y a 20 ans, les souvenirs de Vincent Durand, secrétaire de la Diana, publie aujourd'hui les lettres adressées au même V.Durand par son ami le vicomte Camille de Meaux. Ce dernier fut l'un des chefs du parti royaliste au début de la IIIe République, député de la Loire, ministre de l'Agriculture. Ecrivain et historien, il devint ensuite président de la Diana. Cette publication présente un grand intérêt historique :

- ces lettres sont d'abord un document sur la situation du parti royaliste au début de la IIIe République et sur l'échec de la tentative de restauration du comte de Chambord.

- elles nous font découvrir de l'intérieur la vie et le fonctionnement de la Diana.

- Enfin, elles nous restituent la figure de deux grands Foréziens et de leur belle amitié.

La Jeunesse Agricole Catholique (JAC), Etudes et documents n°6, Centre de recherches du musée Alice Taverne (Ambierle), 1988, 110 p.

Le centre Alice Taverne d'Ambierle qu'anime R. Bouiller a eu la bonne idée de mettre en chantier une étude de la J.A.C. dans le département de la Loire. Cette publication présente la synthèse des recherches menées à la fois par d'anciens Jacistes qui ont apporté leur témoignage et par des historiens qui ont apporté leur curiosité et leur méthode. De leur collaboration est né un travail particulièrement intéressant. A le lire, on mesure la part que la J.A.C. a prise dans la transformation d'un monde rural secoué par les transformations techniques, la 2e guerre mondiale, l'exode rural ; forme nouvelle de présence chrétienne, la J.A.C. a su faire évoluer les mentalités et ouvrir le monde rural à la modernité. L'engagement des anciens de la J.A.C. dans la gestion des communes et dans le syndicalisme agricole qui a été étudié ici de façon précise permet de mesurer le sillon tracé par toute une génération. A lire absolument.

Réédition :

Louis Pierre Gras : Le dictionnaire du patois forézien (éd. du Bastion, 1988, rééd. de l'exemplaire de 1863), 270 p.

Louis Pierre Gras (1833-1873) fut secrétaire et archiviste de la Diana ; passionné par tout ce qui touchait à l'histoire, l'archéologie, la généalogie, l'héraldique, il laisse une oeuvre importante. Saluons la réédition de son Dictionnaire du patois forézien accompagné d'une étude grammaticale et de textes qu'il recueillait avec ferveur.

Henri Masson : Cour et Jardin. Le Japon de la Tradition : langue, sagesse, arts martiaux (dans les librairies et chez l'auteur, avenue d'Allard, Montbrison).

Henri Masson est bien connu à Montbrison dans le milieu des arts martiaux. Dans Cour et Jardin il fait la synthèse de ses connaissances, présente la langue, la civilisation, la religion et les arts martiaux du Japon. C'est une passionnante initiation.

Michel Renner et Georges Ziegler : La Loire vue du ciel, préface de Lucien Neuwirth (St-Priest-en-Jarez, Rhône-Alpes Média-Communication, 1988).

Les lecteurs de La Tribune-Le Progrès se souviennent sans doute des belles photos, publiées chaque jour pendant l'été : prises d'hélicoptère, elles nous montraient la Loire vue du ciel : ses monuments, ses paysages, ses villes. Les photos de Michel Renner - assisté de J.L. Dubois - ont été recueillies, c'est une bonne idée, dans un ouvrage qui met en valeur les photos reproduites cette fois en couleurs, avec des textes de G. Ziegler. Une invitation à la (re)découverte du Forez.

Lyonnais, Forez, Beaujolais (n° 157, juin, juillet 1988, de Monuments historiques (Paris, C.N.M.H.S., 62 rue St-Antoine, Paris 4e) 60 F.

Ce numéro spécial, richement illustré, intéresse les Foréziens : articles sur le château de la Bâtie d'Urfé (G.Gardes), le Patrimoine du Roannais (D. Miguet), la Restauration du prieuré d'Ambierle (D.Rappelin).

Bicentenaire de la Révolution française :

Le bicentenaire est à l'origine de nombreuses publications. Signalons :

- Michel Péronnet, Colette Canty et Jean Berthéas : la Révolution dans la Loire (1789-1799) (Roanne, éd. Horvath, 1988), 136 p.

- Odette Gagnaire : Tourmente révolutionnaire en Haut-Forez : Apinac, St-Bonnet-le-Château et environs (1788-1795) (St-Etienne, 1988), 103 p.

- Jacques Barlet, Jean Claude Besqueut, Georges Chanon, Michel Roux, Patrice Teyssier : La Haute-Loire et la Révolution française (St-Julien-Chapteuil, éd. du Roure, 1988). Cet ouvrage sur la Haute-Loire rompt heureusement avec une historiographie étroitement partielle et contre-révolutionnaire et, fondée sur des sources, rappelle que la Révolution fut aussi un souffle, un élan, une volonté collective...

Gabriel Michel : Né en 89 (roman historique) (St-Etienne, Action Graphique, 1988), 336 p. 95 F.

Marcellin Champagnat naît quelques jours après l'ouverture des états généraux. Son père entre en révolution, comme d'autres en religion, plein d'enthousiasme. Mais un peu plus tard, il lui faudra surtout beaucoup d'habileté pour survivre et aider les autres à survivre.

L'enfance de Marcellin est un peu l'histoire de la Révolution au niveau forézien. Sa jeunesse, c'est également l'Empire en filigrane. En tout cas d'un bout à l'autre de 27 années de notre héros, on avance sur le terrain solide des documents, quitte à laisser quelque place à l'imagination.

Claude Latta

PIERRE GALLETTI (1923-1988)

Le Père Pierre Galletti était né en 1923 à Montbrison, d'une famille originaire du Piémont. Après ses études au petit séminaire de Montbrison puis au grand séminaire de Lyon il fut requis par le S.T.O. et affecté sur place, à l'usine Chavanne-Brun. Il passa ensuite au maquis de Roche-en-Forez : lors de ses funérailles, ses camarades de la Résistance étaient présents pour lui rendre hommage.

Sa vocation le conduisit au sacerdoce. Il fut ordonné prêtre dans l'église Notre-Dame de Montbrison le 2 juillet 1948. Alors qu'il souhaitait être affecté dans une paroisse, on lui proposa l'enseignement au petit séminaire St-Jean à Lyon. D'abord préfet des études, il devint professeur de mathématiques et de sciences. En 1962, il revint à Montbrison pour enseigner les mathématiques à l'Institution Victor de Laprade. Son enseignement l'avait conduit vers l'astronomie pour laquelle il se passionnait. Il assura en même temps le service de la paroisse d'Ecotay-l'Olme. Il s'occupait aussi de l'A.C.I. (Action Catholique Indépendante), du centre de préparation au mariage, de l'aumônerie des Petits chanteurs du Forez et du collège où il enseignait.

À l'heure de la retraite de l'enseignement, il continua à servir à St-Marcellin, dans le secteur paroissial de Sury-le-Comtal dont le curé était son ami le Père Daniel Allezina. Ce dernier s'adressant à lui par-delà la mort déclarait lors de sa messe de funérailles :

"là aussi tu t'es signalé par ta qualité de présence à tous, accueillant, écoutant, attentif à toutes les situations, tu as donné de l'impulsion pour la formation et aussi en lançant les équipes liturgiques, sans négliger l'accueil du clochard de passage..."

Lorsque l'Université populaire du Centre Social - animée par Jean-François Skrzypczak - fut créée, il accepta d'être responsable du cycle religion, charge qu'il assura pendant plusieurs années : engagement qui ne manquait pas de courage et d'esprit d'ouverture à l'époque où le conflit était aigu entre la municipalité et le Centre Social. Il fut de ceux qui justement, par leur esprit de tolérance et d'ouverture, purent sans doute faire évoluer les mentalités.

Il y a une dizaine d'années, il eut la joie de retrouver la terre de ses ancêtres, à Ordovago et à Rossa, au pied du Mont Rose : il y fut accueilli par ses cousins d'Italie, y conduisit une grande partie de sa famille. Il célébrait la messe dans l'église paroissiale et les habitants disaient de lui : "l'abbé Pierre, il dit la messe comme le Pape", voulant dire par là qu'on le comprenait très bien mais qu'il n'avait pas complètement l'accent italien.

Atteint d'un cancer, il montra un grand courage dans sa maladie et le 15 août dernier adressa un message de foi à ses paroissiens. Pierre Galletti est mort le 16 octobre 1988. Le nouvel évêque de St-Etienne, Mgr Pierre Joatton, a concélébré avec quarante prêtres sa messe de funérailles dans l'église Notre-Dame de Montbrison devant plus d'un millier de personnes.

Village de Forez s'associe à la peine de sa famille et de ses amis.

Claude Latta - Joseph Barou

Nous remercions le Père Daniel Allezina pour les renseignements qu'il nous a fournis concernant le Père Pierre Galletti.

HOMMAGE A JEAN-CLAUDE

Le mauvais sort s'acharne sur notre Groupe Naturaliste, qui est une grande famille de nouveau en deuil.

Celui qui incarnait sans doute avec le plus d'obstination la défense de la Nature, de sa nature à lui, ces Monts du Forez où il est né, a grandi et a travaillé dur avec ses parents sur l'exploitation familiale, Jean-Claude FAYARD, dont le nom même évoque la forêt, ne sera plus désormais parmi nous, si ce n'est dans notre souvenir.

Sa mort nous a tous choqués et atterrés. Elève de l'école d'agriculture de Précieux, il avait puisé dans l'étude de la botanique agricole cet amour de la Nature, de ses Hautes Chaumes en particulier, qui ne fit que croître au long de sa vie. Il tenait de son père, homme de grande culture, ses propres réflexions philosophiques qui lui permirent souvent de se placer au-dessus des débats houleux que suscitèrent ses idées et ses actes d'"écologiste". Il avait dans ses proches des scientifiques réputés tels M. Reymond du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, grand entomologiste et rescapé de la fameuse "croisière jaune" qui lui donna la flore de Chassagne appartenant à son père, neveu du professeur Lépine, et M. Rougeot lui aussi du Muséum qui le lança sur la piste du beau papillon Apollo hélas disparu du Forez depuis quelques décennies.

Un des premiers à rejoindre notre groupe dès sa constitution, il en devint le vice-président, il nous guida souvent par les forêts, les landes, les tourbières et les rochers qui montent à Pierre-sur-Haute, fier de cette magnifique flore et faune foréziennes qui lui appartenaient un peu. Peu à peu il était gagné à l'idée qu'il devait faire quelque chose pour préserver ce patrimoine naturel, si riche et si cher à son coeur, de l'atteinte des déprédations animales ou humaines. S'impose alors à son esprit, et à celui de quelques autres, l'idée que seule une "Réserve Naturelle Volontaire", sur ses propriétés de la Montagne et celles d'un voisin compréhensif, pouvait atteindre ce but.

Un dossier scientifique fut élaboré par des spécialistes de la Fédération Rhône-Alpes pour la protection de la nature (F.R.A.P.NA), le groupe de Montbrison se chargeant de l'étude botanique. La lutte a été dure et longue car cette réserve fut en butte aux autorités locales qui s'opposèrent à la création, puis à la délivrance de la subvention prévue, et à l'association des chasseurs, surtout quelques irréductibles qui l'entraînèrent à des actions en justice.

Heureusement il fut soutenu efficacement par ses parents, tous ses amis, puis la compagne qu'il s'était choisie, tous partageant le même idéal. Nous pensions poursuivre ensemble un chemin plus long, les difficultés se trouvant aplanies, sa vie d'homme s'étant enfin complètement épanouie. La mort de sa mère, encore toute récente, l'avait fort affecté, et nous mettions sur le compte de ce chagrin la fatigue qui peu à peu l'accablait. Nous étions loin de nous douter qu'un terrible mal faisait son chemin et allait nous l'enlever si vite.

Nous souhaitons que son oeuvre, déjà visitée par de nombreuses écoles et des groupes scientifiques français et étrangers, puisse se poursuivre et nous convions tous les amis de la Nature et de Jean-Claude à apporter leur soutien à cette réalisation qui, un jour, s'appellera peut-être "Réserve Jean-Claude FAYARD".

Que Madame Rozier, Monsieur Fayard père et sa soeur, soient sûrs de l'affection de tous les Naturalistes du groupe.

Groupe naturaliste de Montbrison

Village de Forez s'associe, bien sûr, à l'hommage rendu à Jean-Claude Fayard qui fut membre du groupe PATOIS VIVANT et auteur de plusieurs articles dans notre revue.

BICENTENAIRE DE LA REVOLUTION FRANCAISE

Un comité montbrisonnais du Bicentenaire de la Révolution française s'est formé à Montbrison le 7 décembre dernier.

Il a affirmé deux objectifs :

- célébrer l'anniversaire de la Révolution de 1789 qui est en France l'acte fondateur de notre modernité et célébrer les droits de l'Homme que la Révolution a apportés au monde.

- étudier, dans un esprit de sérénité et de rigueur scientifique, la Révolution en Forez.

Un programme de manifestations, animations, conférences, qui sera étalé tout au long de l'année, sera publié en janvier.

Un bureau a été désigné :

Président : Claude Latta

Vice-Présidents : Chrystelle Fréry, Jean-Luc Presles.

Trésorier : Jacques Decaux.

Trésorier-adjoint : Joseph Barou.

Secrétaire : Claude Beaudinat.

Membres : Jacques Martinez, Marc Fournier, Marcel Avril.

Ecrire : Comité montbrisonnais du bicentenaire de la Révolution,
Centre Social, rue Puy-du-Rozeil, 42600 MONTBRISON.

Vient de paraître :

CLAUDE LATTA : Evêques et prêtres foréziens aux Etats-Unis
(1817-1867) - Préface de Marguerite FOURNIER.
Ed. Village de Forez, 58 p.

Une page de l'histoire forézienne : quand les Foréziens allaient évangéliser le Nouveau Monde. Une histoire pleine de couleur et d'aventure. Les portraits de Mgr Blanc, fils d'un charpentier de Sury, devenu archevêque de la Nouvelle-Orléans et de Mgr Portier, fils d'un chapelier de Montbrison, devenu évêque de Mobile, mais aussi l'évocation d'humbles prêtres partis pour évangéliser les "Sauvages"...La découverte du problème noir et du problème indien. Le résultat de recherches menées à la suite de la visite à Montbrison de 17 évêques du Texas en avril 1988.

Commandes : Centre Social de Montbrison, rue Puy-du-Rozeil
42600 MONTBRISON.

Règlement à l'ordre du Centre Social : 30 F + 10,30 F
(frais de port) = 40,30 F.